

RETROUVER LE TEMPS

On se plaît à affirmer que le changement s'accélère, que nous vivons une époque extraordinaire — toutes les générations n'ont-elles pas eu ce même sentiment ? — marquée par un progrès scientifique et technologique sans précédent, notamment celui des technologies de l'information et de la communication qui aboliraient dimension du temps et de l'espace, ces notions qu'on estimait essentiel d'inculquer aux enfants dès leur plus jeune âge.

Nous observons — je ne crois pas qu'il s'agisse d'un leurre — que le temps se raccourcit, perd de son épaisseur : le temps des transports des hommes et des objets, c'est évident ; celui de l'information, des signes, des symboles, de la monnaie, de toutes ces choses aujourd'hui dématérialisées, c'est encore plus patent. Le temps de renouvellement des techniques dont la puissance ne cesse de croître et comporte un corollaire logique, la civilisation de l'éphémère.

Inutile de s'étendre sur le culte aujourd'hui porté à la vitesse, au juste-à-temps, sur les effets plus ou moins pernicieux de l'urgence, sauf peut-être pour s'interroger sur le sens de cette fuite en avant et sur la capacité des hommes à s'adapter à des rythmes de plus en plus intenses. A fortiori, sur leur capacité à digérer, comprendre, maîtriser des changements qui pourtant soulèvent des problèmes humains, éthiques, philoso-

phiques, qui exigent une réflexion profonde y compris sur le sens même de la vie.

« Science sans conscience n'est que ruine de l'âme. » Mais l'une et l'autre n'évoluent point au même pas et, hormis le fait que cette question fort ancienne revêt aujourd'hui une acuité encore plus grande, elle pose plus fondamentalement encore le problème de l'articulation des temporalités fort diverses de facteurs intimement liés : par exemple, le temps de travail, qui suit celui des techniques, devient de plus en plus dense à mesure que les flux sont tendus et, en même temps, s'allonge, dès lors que la sphère professionnelle, avec les ordinateurs portables, les téléphones mobiles et autres nomades, envahit la vie privée...

Les temps s'interpénètrent : ubiquité, simultanéité... tout va plus vite et le changement est érigé en religion avec le risque, incidemment, que, nous agitant en tous sens, nous perdions de vue la finalité de nos actions — que leur dispersion nuise à leur véritable efficacité — ; que la cohérence, le sens, et donc la raison d'être, s'évanouissent dans le néant.

Mais, sans même évoquer la philosophie de tout cela, nous sommes confrontés — et le prospectiviste plus que tout autre — à un problème d'harmonie

générale sans doute de plus en plus difficile à assurer à mesure que s'entrechoquent des logiques différentes et des phénomènes qui n'évoluent pas au même rythme. On insiste volontiers sur ce qui change et sur l'accélération même du changement. En revanche, on omet trop souvent les invariants, les facteurs de permanence et ceux qui évoluent à un rythme plus lent. Pire, on confond parfois les uns avec les autres.

Lisez l'article de Pierre Bréchon et Jean-François Tchernia, qui rend compte d'une enquête sur l'évolution des valeurs des Français sur une période de 20 ans. S'ils observent en quelques domaines des changements « rapides » n'ayant cependant rien à voir avec la vitesse du changement technique, ils soulignent surtout combien les valeurs évoluent lentement, voire cheminent sur des trajectoires faisant preuve d'une grande permanence.

Certes, les comportements humains ne sont pas exclusivement commandés par les valeurs. Ils sont le fruit d'un compromis permanent entre, d'une part, celles-ci et les aspirations qui en résultent et, de l'autre, les opportunités et les contraintes que la société offre ou oppose aux individus. Il n'existe pas un univers des valeurs — a fortiori, des modes de vie — totalement déconnecté de la période particulière durant laquelle vivent les individus. Mais ceux-là ne sont pas non plus le produit exclusif des circonstances propres à une période.

Quand cependant Michel Godet écrit que l'homme est « le grand invariant de l'histoire », qu'il semble conserver, au cours du temps, des « similitudes de comportement » qui le conduisent, placé dans des situations comparables, à « réagir de manière quasi identique,

et donc prévisible », sans doute exagère-t-il, mais il soulève une vraie question. Ainsi serait-il intéressant, par exemple, de mieux comprendre comment s'est amorcée et développée cette tendance multiséculaire vers l'individualisme, en quoi et comment l'essor des NTIC peut renforcer cette évolution ou la contrarier.

Lisez l'interview de Pierre Béhar sur le processus de décomposition de l'Europe centrale et balkanique et, au-delà, sur la dynamique européenne et le poids des décisions humaines suivant qu'elles ignorent ou s'instruisent des leçons de l'histoire à très long terme. Pourquoi la Tchécoslovaquie s'est défaits pacifiquement, presque naturellement ; pourquoi la Yougoslavie s'est décomposée de manière sanglante ? « Plus notre société nie l'histoire, plus elle est sous son emprise » affirme notre historien des civilisations qui, en définitive, soulève l'éternelle question du déterminisme historique par opposition aux libertés humaines, à notre pouvoir et à notre volonté d'imposer des solutions qui apparaissent parfois contre nature.

Évitons les extrêmes généralement excessivement réducteurs. Les hommes ne sont ni totalement libres ni totalement contraints, et les progrès qu'ils accomplissent dans le domaine des sciences, ils peuvent les accomplir également dans le domaine humain. Cela prend peut-être plus de temps et exige plus d'efforts, mais sans doute confère du sens à l'aventure humaine qui, quoi qu'on en dise, ne se répète jamais de façon strictement identique. Oui, le passé est riche d'enseignements qu'on aurait tort d'ignorer, il nous lègue des tendances plus ou moins lourdes ; mais l'avenir n'est pas pour autant joué d'avance.

Hugues de Jouvenel